

En correspondance

Il faut, pour se rendre à Bouillé-Loretz depuis Paris, prendre deux trains : d'abord un TGV, ensuite un TER qui amène à la gare de Saumur. La vitesse du premier n'a d'égal que la lenteur du second. On commence par gagner du temps, et puis subitement on en perd. À la césure du trajet, on peut même dire que tout s'arrête : pendant l'énorme demi-heure dévolue à la correspondance, le temps se densifie en une masse compacte difficilement utilisable.

C'est l'attente.

L'attente en gare d'Angers, de Tours ou de Saint-Pierre des Corps.

Dans chacun de ces halls de gare, je suis et je ne suis pas : j'arrive et aussitôt, j'attends de repartir. Je déambule. Je lis du bout des yeux les gros titres des journaux, et ceux des couvertures des magazines plus ou moins à scandales. Je m'offusque silencieusement. Je ressors du Relay H. Je me demande pourquoi on l'a affublé d'un « Y ». Est-ce pour faire international ? L'effet produit est risible. Je grimace en avalant un *Capuccino noisette* et me demande ce qui m'a pris. Je reviens vers le Relay H. Je m'agace devant la vitrine « best-seller ». Le rayon « romans » me déprime, où deux ou trois livres seulement méritent d'être ainsi nommés.

J'ai fait trois fois le tour de tout, ici. C'est à peine si dix minutes se sont écoulées. Je finis par m'asseoir sur un banc. Un banc segmenté en assises d'une cinquantaine de centimètres, séparées par de minces arceaux métalliques, de manière à empêcher les SDF d'en faire leur lit - lorsque j'étais enfant, on les appelait des « clochards ». S'ils ne peuvent pas s'y coucher et que je m'y assieds, c'est un peu comme si j'abondais dans le sens des politiques actuelles. Alors je quitte ce banc. Et je me remets à tournicoter dans la gare, quand tout à coup...

Bref,

un écrivain en correspondance sur le chemin de Bouillé-Loretz, un écrivain qui essaie de tromper l'attente dans une gare entre Paris et Bouillé-Loretz, ça ferait un bon début de nouvelle fantastique. Une excellente situation de départ, hurlante de banalité. On a ici la certitude que le lecteur ne se doutera de rien, promené dans l'ennui familier d'une verrière garnie d'une machine à café, d'un distributeur de boissons, d'une pseudo boulangerie diffusant un parfum de synthèse au croissant, et d'un point de vente du groupe Lagardère. Tout le monde a un jour attendu quelque chose : un train, un bus, des résultats, quelqu'un, la fin d'un orage... Tout le monde sait ce que tourner en rond signifie. Cet état d'absurde fébrilité. Et seule la lecture est capable de nous sortir de ce pétrin. À moins de se mettre à écrire une nouvelle, à moins de se mettre dans l'état d'esprit d'écrire une nouvelle. Quelque chose de bref, une fulgurance d'écriture le temps d'une attente, justement.

C'est ça, oui : il s'agit de se fixer une petite règle du jeu, de soi à soi. On s'impose de trouver dans le réel une faille. Une brèche dans la banalité de ce qui nous entoure. Par exemple une personne dont le regard ne ressemblerait à aucun autre. Ou une porte dissimulée au fond du Relay H. Ou bien encore une voix venue de nulle part. Ou une lumière brusquement déclinante. Ou la ressemblance frappante entre deux personnes

qui ne seraient pourtant pas des jumeaux. Et si, tout à coup, toutes les personnes de la gare se mettaient à se ressembler ? Ou bien... Et si, tout à coup, plus personne dans la gare ne remarquait le narrateur ? Les gens s'assiéraient à l'endroit où celui-ci serait déjà installé. À la machine à café, on presserait le bouton sur lequel le narrateur serait en train d'appuyer. On s'emparerait du gobelet qui lui était destiné. Hommes et femmes croiseraient sa trajectoire sans heurt, traversant son corps sans le remarquer. Quand le narrateur voudrait acheter un paquet de chewing-gum au Relay H, le vendeur ne le verrait pas, s'adressait au client suivant sans même avoir à décaler son regard. Notre narrateur, on l'aurait comme perdu. Il se serait comme perdu. Plus personne ne l'entendrait, plus personne ne le verrait. Il aurait tout à coup disparu sur le chemin de Bouillé-Loretz, le temps d'une correspondance. Il serait tombé dans un trou noir au beau milieu d'un hall de gare.

Pour la chute, je ne sais pas... disons que le narrateur tout à coup heurterait quelqu'un. Quelqu'un qu'il connaîtrait ou qu'il aurait connu. Pourquoi pas une ancienne amoureuse jamais tout à fait oubliée. L'épaule endolorie, notre narrateur reprendrait pied dans la réalité. La femme rirait : *Tu en fais une tête... on dirait que tu ne me reconnais pas, ou que tu arrives de Mars.* Précisément, oui le narrateur arriverait de Mars, et de bien plus loin encore : il arriverait d'une demi-heure d'absence au monde, de disparition absolue. Et personne n'y comprendrait rien. Et il n'y aurait surtout pas d'explication rationnelle à fournir. Il n'y aurait rien, sinon le sentiment d'étrangeté, un climat vaguement angoissant, et la question de savoir si, trente minutes durant, le narrateur ne serait pas simplement devenu fou... et dans ce cas, peut-être que l'écrivain aussi ?

Bref,

l'imagination, ça n'existe pas. Les idées, ça ne tombe pas du ciel. Les histoires sont là, à portée de main, autour de nous, si on veut bien ouvrir les yeux.

À trois reprises, entre le mois de janvier et le mois de mai, je me suis rendue à Bouillé-Loretz pour rencontrer une classe d'adolescents et les accompagner dans l'écriture de nouvelles fantastiques. C'est à partir de photographies imposées que chaque élève a travaillé : d'abord à créer l'univers le plus banal qui soit, puis à trouver une brèche dans le monde commun pour y ficher un coin et ouvrir une fissure. Cette fissure, c'est l'espace du fantastique, l'endroit de son déploiement. Les élèves s'y sont engouffrés. Et brillamment.

Bravo à chacun, à chacune, et merci à Nadia Dupuy pour son encadrement du travail entre chacune de mes venues. Ah... et merci aussi au taxi qui, six fois, m'a conduite depuis la gare de Saumur au collège de Bouillé-Loretz, et retour.

Et je sais bien que vous ne me croirez pas, et que vous soupçonnerez le fantastique de m'être monté à la tête, si je vous dis que ce chauffeur de taxi s'appelait... Monsieur Proust.